

Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review
Band: 18 (1910)
Heft: 70

Artikel: L'ancien-catholicisme et la théologie scientifique
Autor: Michaud, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-403754>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'ANCIEN-CATHOLICISME ET LA THÉOLOGIE SCIENTIFIQUE.

Le raisonnement suivant est encore très répandu : « La théologie est chose religieuse ; donc elle dépend de la religion et de l'Eglise. Son but, chez les chrétiens, est de démontrer la vérité du christianisme et la nécessité d'obéir à l'Eglise. Donc elle n'a rien à faire avec les sciences. Donc une théologie dite scientifique est un contresens. Dieu nous en préserve ! Ne confondons pas la religion et la science ; ce sont deux ordres de choses distinctes. La science trop souvent attaque la religion et prévarique ; donc une théologie scientifique, serait plus encore qu'un contresens ; elle serait une prévarication. »

Ce tissu de sophismes doit être réfuté, d'abord parce que ce sont des sophismes, ensuite parce qu'ils sont de nature à faire considérer la religion et l'Eglise chrétienne comme hostiles à la science. Et comme la science a l'avenir pour elle, comme dans un conflit avec les théologiens ce n'est pas elle qui reculera, on voit à quelle catastrophe ces sophismes peuvent conduire : discréditer et ruiner la religion en général, le christianisme et l'Eglise en particulier.

Rétablissons donc les choses dans leur vérité par de justes définitions et par un exact exposé de la situation.

1° Le point de départ de toute cette question est dans la notion de la religion.

Les personnes ci-dessus indiquées disent encore : La religion est la révélation que Dieu a faite de lui-même au monde par le Christ et par l'Eglise, révélation qui impose manifestement à toute personne religieuse la nécessité de se soumettre à Dieu et à l'Eglise, donc la nécessité de ne pas discuter, et de laisser les savants faire leurs affaires. Nous, gens religieux, faisons

les nôtres, c'est-à-dire croyons, obéissons, recevons de l'Eglise nos dogmes et leurs explications, et écartons les dires des prétendus savants, qui ne peuvent qu'embrouiller ce que la religion enseigne et ce que l'Eglise décide.

Nouveau tissu de sophismes et de cercles vicieux. Les braves gens qui raisonnent ainsi, supposent déjà leur thèse prouvée, en s'appuyant sur des mots dans lesquels ils mettent déjà leurs propres idées; et croyant leur thèse démontrée, évidente, ils repoussent toute discussion. Ils supposent déjà comme démontré: 1° que Dieu a révélé au monde leur religion à eux; 2° que Dieu a institué pour le salut du monde leur Eglise à eux; 3° qu'il est donc logique de pratiquer cette religion et d'obéir à cette Eglise, simplement, sans opposition ni discussion.

Malheureusement, rien de tout cela n'est évident a priori. Aucune de ces trois assertions n'est fondée, ou du moins, des esprits qui passent pour intelligents, lettrés, honnêtes, de bonne foi, n'acceptent comme fondée aucune de ces trois assertions. Ils en demandent les preuves. Ils y ont droit. Les leur refuser serait, de la part des croyants, de la cruauté, de l'inhumanité, et même de l'irreligion. La charité, la justice, la foi même leur font un devoir de justifier et de démontrer ce qu'ils affirment. « Le sage n'affirme rien qu'il ne prouve », dit le proverbe. S'ils sont sages, ils doivent prouver.

Voilà donc déjà évidente la nécessité d'une preuve. Or une preuve est chose scientifique. Dieu a révélé au monde la religion, dit-on. Mais où est Dieu? Où est sa révélation? Où, quand, à qui a-t-il fait cette révélation? Qui en est dépositaire? Que contient-elle? Ce contenu est-il évident, ou doit-il être expliqué? Et s'il doit être expliqué, qui le fera? L'Eglise, dites-vous. Quelle Eglise? il y en a plusieurs. La vôtre, dites-vous. Très bien, mais, de grâce, il faut justifier cette préférence, il faut donner les preuves que votre Eglise a bien les droits que vous lui attribuez.

Les preuves en question doivent être tirées de l'histoire; elles doivent reposer sur des documents historiques. Où sont-ils? Ils doivent, de plus, être intelligibles. Destinés à éclairer et à convaincre des hommes raisonnables, ils doivent satisfaire la raison, ne pas contredire le bon sens, la logique, l'évidence.

Or c'est là ce qu'on appelle la science et la science la plus élémentaire. Donc, on le voit, bon gré mal gré, il faut admettre

une théologie rationnelle, logique, conforme à l'évidence, à l'histoire certaine, par conséquent *scientifique*.

Les ennemis de la théologie scientifique auraient tort de croire que les partisans de cette théologie sont irreligieux, qu'ils veulent citer Dieu à leur barre, l'interroger avec orgueil, lui manquer de respect, et remplacer la religion par l'impiété. Nullement. Il ne s'agit point de cela. Il s'agit simplement d'être homme de sens et de raison, de découvrir la vérité pour s'y soumettre. Dieu qui a fait l'homme raisonnable, ne saurait écarter la raison qu'il a créée. Il doit être le premier à donner satisfaction à cette raison et à cette conscience, qui sont, de par lui, la gloire de l'homme, et qui sont les meilleurs moyens de glorifier Dieu lui-même. Repousser la raison, violer ses droits, serait offenser Dieu. Combattre la science, serait combattre la vraie religion, parce que la vraie science n'est que la vérité connue et rendue évidente.

Que l'on réfute avec la raison et la vraie science les faux savants qui se trompent, très bien. Mais les vrais savants doivent être entendus, ou, si l'on préfère, la science vraie qu'ils enseignent doit être respectée, admise et aimée. Toute vérité vient de Dieu; toute lumière vient de l'auteur des lumières, de Dieu qui est la lumière même. La religion-vérité est une sœur de la science-vérité; ce sont deux rayons du même soleil. Il ne peut pas y avoir d'opposition entre ces deux lumières si elles sont, non des apparences, non des spéciosités, non des illusions, mais des réalités positives. C'est la raison qui dissipe les fausses lumières; n'ayons donc pas peur de la raison.

C'est ainsi que la théologie rationnelle s'impose à tout homme raisonnable. Or théologie rationnelle et théologie scientifique sont synonymes, la raison éclairée conduisant à la science, et la science vraie reposant sur la raison.

2° Si nous consultons l'histoire, le monde, la société actuelle avec laquelle nous sommes obligés de compter, nous arrivons à la même conclusion. Voici comment:

Qu'on le veuille ou non, que cela déplaise ou non, le fait est que tout le monde ou à peu près veut aujourd'hui se rendre compte de la religion ou des choses religieuses: les uns, pour légitimer leur irreligion ou leur indifférence; d'autres, pour savoir le parti qu'ils doivent prendre dans cette grave question, s'ils

doivent être indifférents, ou hostiles, ou favorables, car la chose en vaut la peine; les autres enfin, pour justifier leurs sentiments religieux, qu'ils croient fondés parce qu'ils ont été élevés dans ce point de vue; mais cette simple croyance de tradition et d'éducation ne leur suffit plus. La matière est trop importante en elle-même, elle implique trop de conséquences sérieuses, elle impose trop de devoirs souvent onéreux, pour qu'on passe sur elle à la légère.

Aujourd'hui la religion touche à tout; à tort ou à raison, elle devient un système de morale sociale avec telle personne, un système politique avec telle autre, un système de philosophie avec une troisième; elle exige telle vue sur l'histoire, tel jugement sur l'évolution de l'humanité, selon qu'on est religieux ou qu'on ne l'est pas, qu'on voit en elle un facteur du progrès ou un élément de décadence. Il n'est plus permis d'ignorer les discussions. Si modeste que soit la position qu'on occupe, on veut être libre dans sa conduite, dans sa tenue, dans ses appréciations. Puisqu'il faut prendre parti, il faut aussi pouvoir dire pourquoi, justifier son choix, défendre son opinion, réfuter les objections, en un mot paraître raisonnable et l'être. L'instruction est assez répandue, même dans la simple bourgeoisie, pour qu'on doive être à même de se rendre compte, publiquement ou non, d'après la raison et la science, de la religion en soi, donc de la religion naturelle et des religions positives, de leurs origines, de leur nature, de leurs effets. Les objections les plus graves courent les rues et les salons, le moindre journal soulève des difficultés à propos du moindre incident, les miracles se multiplient à Lourdes à chaque pèlerinage, les débats religieux ou irreligieux recommencent à chaque tremblement de terre, les attaques contre la Providence et contre Dieu sont choses quotidiennes. Il faut donc savoir à quoi s'en tenir, non seulement pour faire bonne contenance dans le monde, dans un cercle de penseurs et ailleurs, mais encore et surtout *pour soi-même*, pour la satisfaction de son esprit et de sa conscience. Ceci est du bon sens. Or ceci est de la théologie rationnelle et scientifique.

Qu'on veuille bien le remarquer, il ne s'agit plus d'un coup d'œil rapide jeté sur les religions en vue d'un jugement banal à prononcer. C'est aux sources de l'histoire que l'on veut remonter. Une œuvre nouvelle est en train de se réaliser, œuvre

savante et d'une grande étendue: *Religionsurkunden der Völker, zur allgemeinen Religionsgeschichte.*

En voici le plan, publié par l'éditeur Julius Boehmer;

Fünf Abteilungen: 1. Die Vorderasiatisch-westeuropäische Völkergruppe. — 2. Die mongolische Völkergruppe. — 3. Die amerikanische Völkergruppe. — 4. Die Naturvölker und kulturarmen Völker. — 5. Das Christentum (die einzige Nicht-Volksreligion im Vollsinn des Wortes).

Die Abteilung 1.— 3. umfasst die Völker, die in irgend einem Sinne eine Geschichte oder geschichtliche Vergangenheit haben; Abteilung 4. die Völker, die bis heute geschichtslos sind; Abteilung 5. die Religion, die als solche von der Geschichte und der geschichtlichen Entwicklung unabhängig ist.

Zur ersten Abteilung sind zu rechnen: 1. Religions-Urkunden der Ägypter. 2. Religions-Urkunden der Semiten: Araber, Babylonier, Assyrer, Phönizier, Syrer, Israeliten, Mandäer, Manichäer u. s. w. 3. Religionsurkunden der Arier: Indier (Brahmanismus, Buddhismus, Hinduismus), Perser, Griechen, Römer, Kelten, Germanen, Balten, Slaven, Albaner, Rumänen, Phryger, Thraker, Armenier. 4. Religionsurkunden der Kaukasier: Tscherkessen, Georgier, Etrusker.

Zur zweiten Abteilung gehören: Religions-Urkunden 1. der Chinesen, 2. der Japaner, 3. der Hunnen, Magyaren, Finnen, 4. der Türken.

In die dritte Abteilung fallen: Religions-Urkunden 1. der Azteken in Mexiko, 2. der Maya und Nahua in Yucatan, 3. der Chibcha im nördlichen Süd-Amerika, 4. der Inka in Peru.

In die vierte Abteilung kommen die übrigen Religionen der vier aussereuropäischen Erdteile. Hier werden berücksichtigt z. B. die Völker Sibiriens; die turkmanischen Stämme in Asien, die Bataken, Dajaken u. s. w.; die Kaffern, Madagassen, Eweer Afrikas u. s. w.; die verschiedenen Völkergruppen der Südsee und Australiens; die Eskimos und Indianer Nord-Amerikas.

In der fünften Abteilung endlich sollen ausser der Bibel und den Bekenntnisschriften der einzelnen Kirchengemeinschaften alle Schriften aller Zeitalter, die für die christliche Religion von bleibendem Werte sind, Aufnahme finden.

On imagine aisément la quantité d'études sérieuses et approfondies que toutes ces recherches vont provoquer. Aux Histoires

des religions que nous avons déjà¹⁾, ajoutons donc celle-ci, qui sera certainement considérable.

Quel qu'en soit l'esprit, il est impossible de rester à l'écart, de n'en pas prendre connaissance, de ne pas contrôler ses assertions et ses documents, de ne pas discuter ses conclusions. C'est de nous-mêmes, de nos consciences, de nos vies spirituelles qu'il s'agit. Essayer de fuir le débat (si débat il y a), serait trahir son devoir envers soi-même, manquer à sa conscience et à son honneur, et si l'on est religieux, ce serait manquer aussi à son devoir envers Dieu, qui doit être défendu et glorifié.

A côté de cette œuvre nouvelle, je pourrais en citer une quantité d'autres, très scientifiques aussi, sur les origines des religions, sur les formes primitives ou inférieures du sentiment religieux et de la civilisation, sur les documents récemment découverts en Orient, sur les religions indo-européennes, sur les religions sémitiques. On peut dire que la science des formes du polythéisme est en train de se renouveler. Que de progrès accomplis pendant les cinquante dernières années! Les bibliothèques allemandes surabondent en ouvrages d'une science incontestable: à côté des Holtzmann, des Harnack, des Heinrici, des Krüger, des Kaftan, des Fr. M. Schiele, des Kautsch, que d'autres noms ne faudrait-il pas citer, pour être simplement équitable! Que les adversaires du protestantisme trouvent faibles les systèmes protestants actuels, ils ont beau jeu, car ces systèmes sont les premiers à se démolir eux-mêmes. Mais si le protestantisme, tel qu'il se présente aujourd'hui, est faible, la science protestante est énorme comme érudition. Les points de vue sont nouveaux. Mieux posées, les questions s'éclairent les unes les autres. En tout cas, l'application de la méthode scientifique à la théologie est aujourd'hui un devoir élémentaire²⁾.

Lorsque l'attaque n'était qu'une raillerie voltairienne, on pouvait se borner à faire une riposte simplement spirituelle. Mais nous n'en sommes plus là: le bon mot, qui suffit à tout dans les choses légères, ne suffit à rien dans les affaires sérieuses, et la religion est sérieuse. La critique religieuse actuelle n'est plus celle du XVIII^e siècle: favorable ou hostile,

¹⁾ Rappelons, en particulier, le volume intitulé: *Third Congress for the History of religions*; Oxford 1908. Voir la «Revue internat. de Th.», avril 1909, p. 413-415.

²⁾ Voir l'ouvrage publié sous ce titre, en 1903, par M. G. Berguer, Genève.

elle ne se borne plus à des suppositions, à des hypothèses, à de simples tendances sympathiques ou antipathiques; elle est fondée sur des faits positifs que les découvertes historiques ont mis en lumière, sur des règles philologiques et scientifiques qui sont de rigueur et dont nul aujourd'hui ne peut plus se dispenser, sur des méthodes que le progrès des temps et des esprits impose.

Partir de la révélation surnaturelle et miraculeuse comme d'une chose qui ne se discute pas et qui porte sa preuve avec elle, et bâtir sur ce fondement prétendu indiscutable et évident tout un édifice de même nature qui ne relève que des prétendus dépositaires de cette révélation, ce procédé n'est plus de mise. Des enfants encore crédules peuvent s'en contenter. Mais le public intelligent, habitué à raisonner de tout et à faire la preuve partout, exige aujourd'hui, dès le point de départ, une démonstration en règle. Qu'est-ce que la révélation? qu'est-ce que le surnaturel? qu'est-ce que le miracle? Ce ne sont pas là des idées premières et intuitives par elles-mêmes; elles en supposent tant d'autres qu'il est impossible de commencer par elles un cours logique de théologie. La théologie, étant une science, n'est plus une affaire d'autorité, mais de raison et de logique. Dans leur bon temps, nombre de théologiens ont mis la charrue devant les bœufs, ont jonglé avec des mots obscurs et non définis, avec des maximes et des formules pleines d'à peu près et de fausses équivalences, à coups de sophismes, de trucs et d'anathèmes. Ceci n'est plus permis. Science, la théologie doit procéder comme toutes les sciences, et nul ne peut l'en dispenser.

Sans doute elle n'est pas une science mathématique, et l'on ne saurait exiger d'elle des lumières algébriques et des raisonnements par $a + b$. Elle est une science d'ordre logique, métaphysique et moral, et comme telle, elle doit fournir des preuves de cet ordre; je dis des preuves et non des assertions fantaisistes, et non des racontars de l'autre monde, et non des témoignages de visionnaires malades ou de mystiques hystériques. Les maladies dites religieuses sont un fait; elles sont connues et classées, et les chimères qu'elles suggèrent ne peuvent plus passer pour des réalités saines et de bon aloi.

Vous dites que la religion est un fait divin. Prouvez-le. L'assertion n'est pas simple; elle est même très compliquée.

En attendant que vous ayez fourni cette démonstration, il est déjà évident qu'elle est aussi un fait humain. Comme fait humain, elle est composée d'éléments humains, elle relève donc de la nature de l'homme, soit de son corps, soit de son âme, c'est-à-dire de ses facultés intellectuelles et morales. Donc, logiquement, le traité de la vraie religion présuppose le traité de l'homme; l'anthropologie est ainsi de première nécessité pour établir la théologie scientifique. Impossible d'expliquer des idées religieuses, si l'on n'explique pas d'abord ce qu'est une idée, d'où elle vient et comment elle évolue. Impossible d'expliquer des sentiments religieux, des actes religieux, si l'on n'explique pas d'abord ce qu'est un sentiment en soi, ce qu'est un acte moral et de conscience, quelle en est la source, la condition, la portée, les conséquences, etc. Donc science du corps humain, science de l'âme, physiologie, psychologie, logique, métaphysique, ontologie, éthique, nature et histoire de ces sciences, telles sont les préambules nécessaires, indispensables, de la théologie sérieuse et solide. La théologie romaine est pleine de cercles vicieux et de pétitions de principes; aussi ne compte-t-elle plus que dans les séminaires fermés à la lumière du jour, où le public qui pense librement et qui parle librement ne pénètre jamais.

Si donc on veut sauver la théologie, si on veut lui faire une place d'honneur parmi les penseurs, si on veut qu'elle vive dans les intelligences, dans la raison, dans les consciences éclairées, il faut qu'elle soit scientifique. Scientifique ou nulle, il n'y a plus de milieu.

J'entends les timides se récrier et dire que c'est la fin du monde et de la religion. Erreur. C'est la fin d'un régime fini et usé, mais c'est le commencement d'un régime de lumière et de liberté. C'est la fin des illusions malades et des superstitions de la crédulité naïve, mais c'est le commencement de la foi éclairée, de la conviction qui sait rendre compte d'elle-même, et qui peut agir un grand jour, le front haut, sans avoir à rougir devant le tribunal de la science. C'est donc la réhabilitation de la religion qui commence. Vilipendée, conspuée par les esprits irreligieux, la théologie relève le gant et réclame sa place, avec modestie, il est vrai, mais aussi avec fierté et dignité. Elle connaît ses lacunes puisqu'elle est science humaine, mais elle sait aussi ce qu'elle vaut. C'est une ère

nouvelle: ère de lumière, de démonstration et non de vision, de lutte intellectuelle et non d'anathème, d'adhésion libre et consciencieuse, et non de pression ni d'inquisition. Voilà l'avenir; c'est même déjà le présent. *To be or not to be.*

3° Après avoir prouvé que la théologie doit être rationnelle et scientifique, précisons, par plus de détails, ce que doit être la théologie scientifique.

Au moyen âge, les théologiens s'adjugeaient la première place, non pas tant parce que Dieu est l'Être premier et suprême que parce que la théologie était à leurs yeux la première et la maîtresse des sciences (*domina scientiarum*); celles-ci n'étaient que ses servantes. Dès lors les sciences devaient obéir à la théologie; c'était celle-ci qui dictait les principes et les décisions, que nulle science ne devait oser contredire. Quelle naïveté! De ce que Dieu est l'Être suprême, on concluait que la science que les hommes se faisaient de lui, devait faire loi aux mathématiques, à l'astronomie, aux sciences naturelles et à la philosophie. Si la théologie enseignait que tel homme a arrêté le soleil, l'astronomie devait le croire à la lettre et l'enseigner expressément. Si la théologie enseignait que tel fait dépassait les forces de la nature et qu'il ne pouvait avoir été accompli que par Dieu même, la physique, la chimie, l'anthropologie devaient l'admettre aveuglément et l'enseigner. Etc.

Aujourd'hui cette attitude est renversée. Dieu reste certainement l'Être suprême, et quand il parle, sa parole est divine. Mais il faut prouver qu'il a parlé; et quand on invoque un miracle comme preuve qu'il a parlé, il faut prouver que ce miracle est bien un miracle, d'abord qu'il a réellement eu lieu, ensuite que la cause qui l'a produit est bien une cause divine, Dieu même. Toutes ces preuves relèvent de la science, ou plutôt des sciences auxquelles ce fait se rapporte. Ici la théologie n'a pas à commander. Chaque science examine et contrôle ce qui est de son domaine, et elle le fait en toute liberté. Les mathématiques posent leurs principes, les autres sciences apportent leurs données, non des hypothèses ou des probabilités discutables, mais leurs données certaines, constatées, démontrées, les seules qui aient force de lois. Il est clair que les simples probabilités ne sauraient être imposées à qui que

ce soit, et que la théologie, ainsi que toute autre science, a le droit de les révoquer en doute et de les tenir pour suspectes. Je ne parle ici que des données certaines et positivement scientifiques.

Il est bon de remarquer que Thomas d'Aquin, lorsqu'il voulait démontrer théologiquement une vérité religieuse, commençait maintes fois sa démonstration en citant Aristote ou un autre philosophe, voire même Averroès, donc en faisant appel à une donnée scientifique ou à une vérité philosophique. Venait ensuite sa preuve à lui (*respondeo dicendum quòd...*). Il suivait, de fait, la méthode que nous préconisons. Souvent les Pères ont fait de même. Seulement, comme les sciences, à l'époque des Pères et à l'époque de Thomas d'Aquin, n'étaient rien moins que certaines, il en est résulté que la prétendue démonstration des Pères ou de Thomas d'Aquin n'en était pas une, et que la scolastique est aujourd'hui abandonnée partout où l'entêtement du parti pris n'existe pas, partout où les données des sciences actuelles sont acceptées. Je n'ai point à discuter ici contre les partisans de la physique et de la chimie d'Aristote; ce serait temps perdu. Que les thomistes actuels veuillent adapter la philosophie de Thomas d'Aquin et les sciences naturelles d'Aristote aux sciences actuelles, c'est leur affaire. Leur tentative me paraît vaine, puérile même. Aussi y a-t-il mieux à faire qu'à les suivre. Il faut aller aux sciences franchement et sans biaiser; nous avons tout à gagner dans cette franchise. Arrière les demi-mesures, les demi-vérités qui sont des demi-mensonges. Ressusciter à demi un mort, ce n'est pas le rendre vivant.

C'est ici qu'il faudrait exposer dans quelles relations la théologie se trouve avec chaque science, ce qu'elle est en droit d'attendre de chacune, et ce que chacune, en restant dans sa propre sphère, peut lui donner. De fait, les données des sciences ont des conséquences philosophiques, et la vraie philosophie est ainsi fondée sur les sciences, en ce sens que la philosophie ne peut pas établir des principes qui seraient en contradiction avec les faits scientifiquement positifs. Il n'y a pas de vraie métaphysique contre la vraie physique. Il n'y a pas de vraie psychologie contre la vraie physiologie. La théologie, qui est en contact immédiat avec la philosophie, reçoit ainsi, par l'intermédiaire de celle-ci, communication des

données certaines des sciences. Telle est l'harmonie entre les sciences, la philosophie et la théologie. C'est dans le traité de la théologie comme science — traité qui sert d'introduction à l'étude de la théologie systématique — que cette question est étudiée à tous les points de vue qu'elle comporte. Ce qui précède suffit, je crois, pour établir l'autonomie de chaque science dans sa sphère propre, et également, les relations et les influences qui existent des unes aux autres, étant donnée l'unité de l'univers et par conséquent aussi l'unité des sciences. Dieu, cause première de l'univers, ne nous est connu naturellement que par la connaissance que nous avons de son œuvre. C'est ainsi que la théologie, science de Dieu et des choses divines, est forcément liée aux sciences naturelles et philosophiques, et qu'elle ne peut se mettre en contradiction avec elles. Cette dépendance envers celles-ci, loin de lui nuire et de l'humilier, est pour elle une garantie, une sécurité, une certitude. Du moment que l'intelligence humaine est obligée de se soumettre à la lumière et à la vérité des sciences, elle est obligée aussi de se soumettre à la lumière et à la vérité de la théologie scientifique, celle-ci étant liée à celle-là. Cet enchaînement, loin d'ébranler la religion, la fortifie évidemment.

Ces notions établies, il est facile de comprendre en quoi consiste la théologie rationnelle et scientifique. C'est celle qui suit les données de la raison, soit de la raison spéculative, soit de la raison expérimentale, et qui, de plus, observe et protège les méthodes dites scientifiques, reçues comme telles dans les cercles scientifiques, et cela, qu'il s'agisse de philologie, d'exégèse, d'interprétation de textes positifs, d'histoire ou de psychologie, de morale, de philosophie et de dogmatique. Cet appel à la raison, loin d'effrayer les gens raisonnables, ne peut que les réjouir. La vraie science ne saurait travailler contre elle-même.

En tout cas, un point sur lequel tout le monde sera d'accord est celui-ci, à savoir : tout théologien faisant appel à la théologie scientifique, s'engage *ipso facto* à ne pas enseigner ce qu'il ne sait pas, et à n'enseigner que ce qu'il sait. C'est écarter du premier coup toutes les interminables discussions sur les subtilités aussi naïves qu'insolubles, dans lesquelles se complaisent les rêveurs qui ont du temps à perdre, les rabâcheurs qui croient prouver quelque chose en répétant sans

cesse les mêmes riens, les modestes qui croient connaître les secrets de la trinité, de la vie future, de l'action divine, etc.! Que d'érudition verbale et verbeuse, dépensée en pure perte, par exemple sur la vie de St. Jean Baptiste dont on ne sait que ce qu'en disent les Evangiles, ou sur la vraie place de l'épiclèsis et sur le moment précis de la consécration eucharistique¹⁾, ou sur l'état et le lieu des âmes après la mort, ce qu'elles font et ce qu'elles ne font pas... Il y a des théologiens qui savent tout, surtout l'inconnaissable. Quel service la théologie scientifique ne rendra-t-elle pas à la vraie théologie, en la débarrassant de tout ce fatras indigeste et compromettant! Cette réforme par élimination sera déjà, quoique négative, un résultat immense. C'est délivrer Lazare de ses bandelettes.

4° Selon M. Saltet (historien), la *méthode positive* pour étudier la théologie ne remonte qu'au XVI^e siècle, alors qu'à la suite de la Renaissance et des travaux de l'humanisme, une nouvelle attaque contre l'Eglise rendit nécessaire une nouvelle apologétique et une nouvelle méthode d'études théologiques²⁾. « La méthode positive est un ensemble de procédés qui consiste à appliquer aux sciences ecclésiastiques la philologie, c'est-à-dire les ressources de la *linguistique* et de la *critique*³⁾... Tandis que la scolastique dégénérée achevait sa chute et parcourait les derniers stades qui devaient la conduire au protestantisme, un mouvement d'un immense avenir se dessinait en dehors des sciences ecclésiastiques: c'était la renaissance des lettres profanes et l'avènement de l'humanisme qui en fut la conséquence »⁴⁾.

Avant de poursuivre la pensée de M. S. sur la nature et le rôle de la théologie positive, il importe de remarquer la manière dont il retrace l'histoire de la *méthode scolastique*. Comme on vient de le voir, il distingue une scolastique « dégénérée », sorte de *modernisme scolastique* dans lequel « la doc-

1) Prière de lire comme spécimen de subtilité prétentieuse et de chinoiserie théologique la lettre publiée par M. Pierre Batiffol dans le « Guardian » du 15 décembre 1906, sous ce titre: *The consecration moment in the Eucharist*, p. 2029-2030.

2) « Bulletin de litt. ecclés. de l'Institut de Toulouse », nov. 1909, p. 391.

3) N'est-ce que cela? Et l'histoire, et les sciences naturelles, et la philosophie, ne doivent-elles pas être aussi appliquées à la théologie?

4) P. 391.

trine luthérienne a toutes ses origines » ¹⁾. Cette singulière opinion est due à une découverte d'un autre historien « éminent », le P. Denifle. Avant cette scolastique dégénérée des XIV^e et XV^e siècles, il y a eu la grande scolastique : d'abord, une première scolastique, qui ne fut pas encore la grande, et qui consiste simplement à expliquer les textes bibliques, ainsi que les *Livres des Sentences* de Pierre Lombard, « information philosophique insuffisante malgré les créations de St. Anselme et d'Abélard » ²⁾; puis, la seconde scolastique, la grande, instituée pour combattre l'averroïsme et l'hérésie albigeoise. Donc « méthode de combat et complément de la croisade albigeoise » ³⁾. C'est le début du XIII^e siècle. « L'apologétique nouvelle consistait à appliquer la philosophie d'Aristote à la démonstration du dogme; de là des constructions doctrinales en partie nouvelles », combattues par le parti conservateur, « représenté par les maîtres séculiers de l'Université de Paris et par les Franciscains ». Albert le Grand et St. Thomas « voulaient exorciser l'aristotélisme et le baptiser. Tentative hardie... Il y eut des condamnations... Dans la condamnation de l'aristotélisme averroïste, on voulut englober l'aristotélisme thomiste. St. Thomas fut accusé de compromettre et de miner la foi sur des points importants. Situation inquiétante, St. Thomas était désavoué par la Faculté de théologie » ⁴⁾. Après la mort de Thomas, la scolastique aristotélienne subit plusieurs défaites et condamnations. On avait le thomisme des Frères Prêcheurs, l'augustinisme de St. Bonaventure, et, à quelques années de là, le scotisme des Frères mineurs. Le Frère mineur Roger Bacon († 1294), d'Oxford, découvrit sept péchés dans la scolastique : « prédominance excessive de la philosophie; lacunes de l'information, particulièrement au sujet des langues; exposé imparfait des sciences qu'elle professe; importance exagérée accordée au Livre des *Sentences*, qui fait négliger la Bible au profit de la spéculation; emploi d'un texte biblique corrompu; exégèse parfois inexacte » ⁵⁾. M. Saltet avoue que cette critique « contient une part de vérité »; que cette époque ne disposait que de ressources très limitées. « Comment s'étonner aussi que le demi-siècle que représente l'apogée de la scolastique *n'ait pas épuisé* les sciences ecclésiastiques? » Charmant aveu, qui per-

¹⁾ P. 389-390. — ²⁾ P. 383. — ³⁾ P. 384. — ⁴⁾ P. 386. — ⁵⁾ P. 388.

met de déclarer, même à Rome, que la scolastique n'est pas le dernier mot. Si Léon XIII entendait cet aveu, il serait fort triste.

Quoi qu'il en soit, il fallait « compléter l'usage de la philosophie par une information littéraire étendue »¹⁾. Autre aveu: il y eut un conservatisme immobile et un radicalisme novateur (*sic*), et entre eux, « le juste milieu, le juste progrès, fut rarement trouvé ». Les novateurs, les « enfants terribles » adoptèrent des théories qui « devaient amener fatalement la ruine de la théologie »: tels furent les théologiens modernes, les scolastiques dégénérés, *les pères du protestantisme*.

Écoutons M. Saltet: « Les doctrines les plus spécifiquement luthériennes: la négation de la grâce intérieure, la doctrine de la justice imputée, l'autorité prépondérante de l'Écriture, la négation de l'autorité des papes, etc., *sont autant d'articles de foi de la scolastique dégénérée* »²⁾. Et maintenant les protestants, les luthériens du moins, savent d'où ils viennent et ce qu'ils sont: des scolastiques dégénérés! Le P. Denifle a découvert que Scot a préparé Occam, que la scolastique a commencé à dégénérer avec Duns Scot, que la scolastique dégénérée est principalement l'occamisme, et ensuite le luthéranisme! « Luther n'est que la résultante, la *pétrification* de la décadence du moyen âge, particulièrement en théologie! » Et nunc erudimini! . . .

Enfin l'humanisme vint, et avec lui la théologie positive. « Les pauvres langues du moyen âge » furent remplacées par « les splendeurs des langues anciennes ». C'est « la période héroïque de l'érudition; une méthode était créée . . . méthode d'enquête précise et désintéressée . . . A cet égard, la philologie n'est ni payenne, ni chrétienne, ni catholique, ni protestante; c'est une science indépendante, comme la physique et la chimie »³⁾. Mais voilà que, par suite du fond payen de la Renaissance, « la philologie devient une arme contre l'Église . . . La scolastique dégénérée doit donc faire face à deux contradictions: à l'humanisme payen et au protestantisme ». Alors, grâce au concile de Trente, l'humanisme chrétien s'organisa et se fortifia. Comme St. Dominique avait sauvé la grande scolastique au XIII^e siècle, Ignace de Loyola sauva le grand huma-

¹⁾ P. 389. — ²⁾ P. 390. — ³⁾ P. 392.

nisme chrétien au XVI^e. « Il y eut donc désormais, dans l'Eglise (*sic*), deux méthodes de travail ecclésiastique : la scolastique et la positive . . . Depuis le milieu du XVI^e siècle, la théologie *scolastique* se développa sous une forme nouvelle ; pour une part, elle fut différente de la scolastique du XIII^e siècle. Le XVII^e siècle, particulièrement, fut profondément attaché à la théologie spéculative ; mais on peut reconnaître que, dans son ensemble, il a été sévère et même injuste pour la scolastique du moyen âge . . . Mais la méthode *positive* gagnait toujours du terrain. Dans ses dernières années si remplies, Bossuet trouva du temps pour l'étude de l'hébreu, tant il se rendait compte que son éloquence n'avait pas complètement triomphé des arguments critiques de Richard Simon » ¹⁾.

M. Saltet constate que ce mouvement d'études a été interrompu en France pendant un siècle, après la Révolution ; que l'érudition ecclésiastique a passé à l'Allemagne protestante ; que le labeur allemand fut « colossal » et qu'il est « indispensable » de le connaître. M. Saltet critique ce labeur allemand et ses résultats ; il y voit une subtilité croissante et des partis pris philosophiques ²⁾. Les travailleurs français, enfin, se sont remis à l'œuvre, mais sans se préserver des défauts allemands : de là « des causes de dissolution et une douloureuse faillite » ³⁾. Allusion évidente à Loisy et Cie.

Ce qui suit dans l'exposé de M. S. n'est pas clair ; ce ne sont que des généralités embarrassées. Il faut que les deux méthodes s'entendent pour réparer le mal. La néo-scolastique recommandée par Léon XIII a une puissance d'adaptation et de rajeunissement. « Le travail à faire est immense » (p. 397). Je le crois sans peine. M. S. croit qu'avec une soumission absolue à l'Eglise (*sic* : lire *le pape*) et une parfaite sincérité, tout ira bien.

Pour nous, nous avons d'autres espoirs. Si je suis entré dans cet exposé minutieux de la pensée de M. Saltet, c'est qu'il m'a paru piquant sur plusieurs points ; c'est qu'il indique les nouveaux tournants de la pensée ultramontaine sur le protestantisme ; c'est que les ultramontains, s'ils se soumettent à toutes les condamnations antiscientifiques du pape, ont du moins l'avantage de reconnaître que le travail théologique à faire

¹⁾ P. 394. — ²⁾ P. 395. — ³⁾ P. 396.

est « immense » ; c'est que, loin de vouloir l'éviter, ils semblent désireux de l'entreprendre. A la bonne heure ! De plus, s'ils avouent que la scolastique a été une théologie de combat, il est clair qu'elle est finie, car les armes et les méthodes de combat changent. S'ils avouent que l'apologétique entreprise par la scolastique s'est faite par l'adaptation de l'aristotélisme au dogme, il est clair qu'elle aussi, elle est finie, car l'aristotélisme a fait son temps.

Ce qui résulte de toute cette élucubration, c'est que Rome elle-même a besoin de la science ; c'est que, tout en condamnant la vraie science et la vraie critique, elle est obligée de faire appel à la science et à la critique, tant il est vrai aujourd'hui que même l'erreur ne peut se défendre et subsister qu'en se couvrant hypocritement du masque de la vérité. N'est-ce pas la meilleure démonstration de la nécessité, pour la théologie, d'être *réellement scientifique* ?

5° On objecte : « A quoi bon votre science et tout ce travail en pure perte ? Ce qu'il faut, c'est l'action. C'est avec des hommes d'action que vous réformerez ce que vous voulez réformer, et que vous serez forts. Sans doute, quelques hommes de science sont quelquefois utiles, mais combien rarement ! Voyez-les dans leur bibliothèque : ce n'est certainement pas de là que part le mouvement qui vivifie les masses. Voyez vos libéraux, auxquels vous attachez tant d'importance pour défendre votre cause et votre Eglise. Oui, il en est de bons, de fidèles ; mais regardez la majorité. Ne vous lâchent-ils pas pour donner la main aux ultramontains dans les élections ? Ne placent-ils pas leurs intérêts de parti et leurs avantages personnels au-dessus de ce que vous appelez la science, le progrès, la réforme ? Vous leur avez prêché pendant plus de trente ans des vérités scientifiques, un évangile éclairé, un christianisme libéral ; et ils sont les premiers à désertir vos églises, à envoyer leurs enfants là où va le grand nombre, c'est-à-dire chez les ultramontains. Voilà les faits. Ce qui mène le monde, ce qui attire les masses, ce qui fait foule, c'est la bêtise qui flatte, c'est la sensibilité qui touche, c'est la superstition qui charme, c'est l'absence de tout travail intellectuel, c'est la promesse de pousser les clients et de soigner leurs affaires dans le monde. Rome se fortifie en ne fatiguant pas le cerveau des auditeurs,

en laissant les consciences tranquilles, en leur parlant de ce qui empêche de penser, en leur promettant monts et merveilles en ce monde si l'on est avec elle, et la vie éternelle si l'on suit aveuglément ses conseils. Voilà tout. Arrière la science, vive l'obscurité; plus les mystères sont noirs, plus le peuple les croit et les aime. C'est la nuit qui plaît aux yeux que le soleil éblouit et blesse. Ce sont les ignorants qui remplissent les églises. Donc vous faites fausse route avec votre science. Vous confondez Eglise et Académie. Faites une Académie, très bien; mais ne parlez ni religion ni Eglise, si vous rêvez une théologie *scientifique*. Voyez-vous une théologie scientifique dans les Evangiles, dans les Epîtres des Apôtres, chez les Pères? Pas l'ombre. Donc imitez-les, et contentez-vous des vieilles ritournelles auxquelles personne ne croit, mais que tout le monde conserve; elles endorment les âmes, donc elles font du bien. C'est ce qu'il faut aujourd'hui pour la foule des indifférents et des assoupis. Surtout pas de réveil, pas d'appel, pas de nouveauté excitante; la religion est une vieille chose, et la jeune science ne peut que lui déplaire. Voilà la vérité, voilà l'expérience, voilà la routine, voilà la force, voilà le succès! »

Hélas! cette horrible doctrine n'est que trop goûtée par les égoïstes, les farceurs, les jouisseurs, les exploiters, ceux pour qui le monde n'est qu'une matière à duper, pour qui la vie n'est qu'une partie de plaisir, pour qui la science, le libéralisme et le progrès ne sont que des mots sonores, des réclames politiques pour faire venir l'eau au moulin. N'importe. Je crois à la vérité; je crois que si le mensonge triomphe aujourd'hui, c'est la vérité qui le remplacera demain. Faire de la religion une affaire de ténèbres, est chose tellement odieuse qu'elle ne saurait durer longtemps. Que Rome triomphe à cette condition, je n'envie pas son succès. Vive le Christ! Je suis des deux ou trois qui aiment mieux se réunir en son nom; la solitude avec lui m'est plus chère que le triomphe sans lui. Le triomphe sans lui, c'est le commencement de la fin; la solitude avec lui, c'est le commencement de la vie éternelle. Mon choix est fait.

Oui, j'avoue que la science n'est pas tout; qu'elle doit se tourner en amour, en charité, en religion, et que cette évolution, cette perfection de la science est rare. Toujours est-il qu'elle

est possible, logique, et qu'elle constitue un devoir aux consciences droites. Je crois à la conscience et à la logique, quelque arriéré que soit encore notre état social et l'état intellectuel des masses. Je répudie comme une honte l'exploitation de la bêtise humaine et de la superstition sentimentale. Et en agissant ainsi, je suis certainement dans le vrai. J'ouvre les Ecritures, et pour me consoler des fanfaronnades de l'objection, je lis :

« Sois ferme dans la voie du Seigneur, et dans la vérité de ton sentiment et dans la science ¹⁾... L'esprit leur a communiqué la science ²⁾... Combien grand est celui qui a trouvé la sagesse et la science ³⁾... Le Très Haut a donné aux hommes la science ⁴⁾... Et l'esprit du Seigneur reposera sur lui, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété ⁵⁾... L'esprit du Seigneur lui a montré le sentier de la justice, il lui a communiqué la science et l'a conduit dans la voie de la prudence ⁶⁾... Et je vous donnerai des pasteurs selon mon cœur, et ils vous nourriront de science et de doctrine ⁷⁾... Mon peuple s'est tu, parce qu'il n'avait pas la science; et toi, parce que tu as repoussé la science, je te repousserai et t'éloignerai de mon sacerdoce ⁸⁾... J'ai voulu la miséricorde et non le sacrifice, j'ai voulu la science de Dieu plus que les holocaustes ⁹⁾... Et toi, prophète du Très Haut, tu marcheras devant la face du Seigneur pour préparer ses voies et pour donner la science du salut à son peuple ¹⁰⁾... Et je prie pour que votre charité marche de plus en plus dans la science ¹¹⁾... Rien ne m'est une perte, si j'ai une science supérieure du Christ Jésus ¹²⁾... Croissez dans la science de Dieu ¹³⁾... »

Et maintenant, je sais à quoi m'en tenir. Je sais où est l'esprit de Dieu. Je vois où est la vraie religion et en quoi elle consiste. Je distingue les fils de la lumière et les enfants des ténèbres. Mon devoir est clair. Je n'hésite pas. Vive la science !

Les théologiens du concile de Trente, en 1563, ont reconnu que l'art chrétien n'était pas toujours digne de sa haute mission; et ils ont jugé que l'Eglise ne devrait plus permettre qu'un artiste scandalisât les fidèles par sa naïveté ou par son igno-

¹⁾ *Ecclésiastique* V, 12. — ²⁾ XVII, 6. — ³⁾ XXV, 13. — ⁴⁾ XXXVIII, 6. — ⁵⁾ *Isaïe* XI, 2. — ⁶⁾ *Isaïe* XL, 14. — ⁷⁾ *Jérémie* III, 15. — ⁸⁾ *Osée* IV, 6. — ⁹⁾ VI, 6. — ¹⁰⁾ *Luc* I, 77. — ¹¹⁾ *Philipp.* I, 9. — ¹²⁾ III, 8. — ¹³⁾ *Coloss.* I, 10.

rance. Excellent. Ils auraient bien dû faire le même aveu et la même recommandation au sujet de la théologie de leur temps, qui était loin d'être digne de sa haute mission et qui scandalisait souvent les âmes honnêtes et droites. La théologie de notre temps, dans beaucoup de milieux, est loin d'être meilleure, si même elle n'est pire : nier la pauvreté de l'apologétique actuelle et des expositions dogmatiques, serait de l'aveuglement. On n'échappe pas au danger en fermant les yeux. Il faut relever les ruines de la théologie moyenâgeuse, non en les admirant, mais en les réparant. Le surnaturel a besoin du naturel, *gratia præsупponit naturam*, comme la sainteté a besoin de la morale et comme la religion a besoin de la logique. Même les faits mystiques et de sentiment sont aujourd'hui soumis à l'observation psychologique et physiologique. Tout doit maintenant se faire avec méthode et logique, et non d'après les rêveries sentimentales ou les caprices de l'exégèse accommodatrice.

Ce point de vue est parfaitement exact. La source de la *force* n'est pas dans la matière, ni dans l'argent, ni dans la puissance humaine, mais dans la *vérité*. Il y a l'idée-lumière, l'idée-sentiment, l'idée-volonté. Chaque mentalité suit sa tendance : les uns vont à la volonté, d'autres au sentiment, d'autres à la lumière. Tous doivent, définitivement, revenir à l'*idée* comme à la source première. Si donc nous voulons être forts, nous anciens-catholiques, forts en religion et en théologie, nous devons nous replacer sur le terrain de l'*idée*. Je n'exclus ni l'idée-volonté, ni l'idée-sentiment, mais je place en premier lieu l'idée-lumière, l'idée-science. Notre théologie doit être scientifique ; c'est elle seule qui nous remettra en contact, en union profonde avec la vérité. Sans cela, mensonge, persévérance du mensonge, triomphe du mensonge. Ce n'est pas la peine de faire une réforme pour continuer les mensonges régnants. Non, non ; assez de toute cette fantasmagorie dite religieuse. Vive la vérité, vive le Christ, vive le vrai christianisme, revu dans la lumière historique, et non à travers les fausses couleurs des systèmes humains. Donc notre réforme en faveur d'une théologie scientifique, solide, sérieuse, sincère, s'impose, et c'est elle que j'affirme et que je glorifie ici. Et tous nos amis seront de cet avis. Il ne s'agit pas de casser les vitres, mais de les nettoyer, afin que la lumière du soleil puisse de nouveau passer à travers. Déchirons les rideaux du Vatican et des écoles qui se sont

trompées, et voyons enfin ce qui a été et ce qui est, coûte que coûte. Voilà notre esprit, notre désir, notre œuvre.

Rassurons les timides en leur faisant remarquer qu'il ne s'agit pas d'ébranler les dogmes, mais de les fortifier en les affirmant dans leur pureté première, d'après les paroles mêmes du Christ; qu'il ne s'agit pas de discuter sur les dogmes mêmes, mais uniquement sur les fausses explications théologiques qui en ont été données; que cette discussion ne s'adresse pas aux simples fidèles, qui ont autre chose à faire que de se livrer à des recherches pour eux inutiles; que cette discussion s'adresse uniquement aux cercles théologiques dont c'est le devoir de travailler scientifiquement; que cette discussion n'a nullement pour but de donner raison à priori aux opinions dites dangereuses, mais, au contraire, de réfuter, et le plus solidement possible, toute opinion erronée, de quelque patronage qu'elle se prévale. Cette discussion n'est donc pas dirigée contre la vérité, mais pour elle, pour la vraie science, pour la vraie religion. Telle est la meilleure manière de poursuivre l'erreur jusque dans ses derniers retranchements, de démasquer l'irréligion, de réfuter les objections dont la subtilité fait toute la force; mises au grand jour, elle deviennent impuissantes. Toute objection dissimulée, écartée, laissée dans le secret par prudence, est un péril; il faut étouffer le monstre, dès qu'il apparaît. La vérité et la sagesse l'exigent.

Une vraie réforme de la théologie n'exige pas seulement un sincère et profond amour de la vérité, mais encore une recherche exacte et méthodique de la vérité, et surtout un discernement parfait des valeurs et des nuances dans les faits constatés et dans les idées énoncées. Par exemple, il faut reproduire exactement la vérité historique. Or, pour cela, suffit-il d'énoncer et de citer les faits qui se sont accomplis dans le passé? l'histoire n'est-elle que cela? Non. Il faut distinguer les faits de valeur et leur accorder la place à laquelle ils ont droit, place trop souvent occupée par des faits sans valeur. De même que la véritable histoire politique et sociale d'une nation consiste moins dans les guerres et dans les faits et gestes des princes que dans l'évolution même de la nation, dans le progrès des idées, des mœurs et des institutions, ainsi la véritable histoire religieuse consiste à montrer l'évolution de la religion et des religions, le progrès dans la notion de Dieu et dans la con-

science religieuse de l'humanité. L'humanité progresse-t-elle religieusement, et quels progrès religieux a-t-elle accomplis? Où en est elle de sa destinée? Les Eglises actuelles dites chrétiennes sont-elles toutes réellement chrétiennes? n'y a-t-il pas plus de paganisme, d'idées payennes, de rites payens, dans quelques-unes d'entre elles que de véritable christianisme? Etc. Une vraie et sérieuse réforme de la théologie doit pousser l'amour de la vérité jusque-là. Car, ainsi que l'a remarqué Fouillée, « nous appartenons à la vérité, la vérité ne nous appartient pas; nous n'avons par conséquent le droit ni de la modifier, ni de la diminuer, ni de l'ajourner ». Il en est qui, sous prétexte de prudence, veulent la cacher pour plus de tranquillité dans les masses. Erreur: c'est amonceler des nuages qui éclateront d'autant plus violemment plus tard. Oh! que Pascal avait raison lorsqu'il disait (vérité toujours actuelle): « Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, *l'ignorance*, se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser; c'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler de tant de maux. Mais c'est une condition bien misérable, puisqu'elle va, non pas à guérir le mal, mais à le cacher simplement pour un peu de temps, et qu'en le cachant elle fait qu'on ne pense pas à le guérir véritablement. »

Les papistes eux-mêmes reconnaissent qu'il faut « renouveler les sciences religieuses ». M. Du Vauroux, évêque d'Agen, demande « des docteurs initiés à la haute culture et à toutes les exigences des méthodes modernes ». « Il importe, dit-il aux étudiants en théologie, que vos travaux offrent toutes les garanties aux exigences croissantes des âmes modernes... Point d'esprit de système, d'absolutisme intransigeant, de passions étroites ni violentes... Il n'y a pas de préjugé plus redoutable à détruire que la prétendue incompatibilité de la science avec la foi... Développons notre enseignement supérieur... Nous demandons un enseignement exact, méthodique, détaillé, *scientifique par conséquent* »¹⁾. M. Mignot, archevêque d'Albi, l'a écrit en toutes lettres dans son volume sur *L'Eglise et la critique*²⁾.

¹⁾ *L'enseignement supérieur catholique* (« Bulletin de Toulouse », décembre 1909, p. 418-425).

²⁾ On lit dans l'avant-propos: « Il n'est pas surprenant que l'esprit contemporain aborde cette étude avec des dispositions, des méthodes, des exigences *que les théologiens et les apologistes d'autrefois n'ont pas connues*, auxquelles beaucoup de

Le malheur est que, pendant que quelques évêques intelligents tiennent ce langage de bon sens, Rome condamne *infailliblement* tous les ouvrages de science qui réfutent ses erreurs.

Il va de soi que les protestants parlent de même. M. Albert Dartigue, en décembre 1909, a démontré que la théologie *évangélique*, elle aussi, a besoin d'être scientifique¹⁾.

6° On comprend dès lors pourquoi les anciens-catholiques s'appliquent avec tant d'ardeur à la réforme de la théologie et de l'Eglise par l'accord de la théologie et de l'Eglise avec les sciences. Réformer la théologie d'après les données certaines de toutes les sciences (sciences naturelles, anthropologie, philosophie, philologie, histoire, sociologie), est une œuvre gigantesque et superbe. Cette œuvre exige d'abord que toutes les notions religieuses qui ont été faussées et dénaturées par Rome

ceux de nos jours ne sont *point assez préparés*, et qu'il en résulte quelques surprises, et ça et là des malentendus et des conflits. Mais la forme *nouvelle* que prennent de fort anciennes controverses ne peut point nous étonner bien longtemps, et c'est avec confiance que, malgré les oppositions et les tâtonnements, *nous assistons à un riche épanouissement des sciences religieuses renouvelées*. Bien que mes fonctions me tinsent éloigné des conditions du travail scientifique proprement dit, je n'ai pu m'abstraire de ce magnifique essor de la pensée chrétienne. — Et plus loin : « Au lieu de s'effrayer outre mesure des exigences de l'esprit scientifique, des préoccupations religieuses de la pensée contemporaine, il faut plutôt s'en réjouir. N'est-ce pas un siècle théologique qui s'annonce? . . . Les grands problèmes de demain seront encore des problèmes religieux. Et c'est non pas notre effroi, *mais notre espérance*, qu'il en soit ainsi, que tant de questions se posent et qu'elles passionnent les âmes. C'est l'éternel besoin de l'Evangile qui agite toute la masse » (p. 279-280).

¹⁾ Après avoir signalé les attaques du parti positiviste qui considère la théologie comme une étude puérile, il s'est exprimé ainsi : « Le pasteur est donc obligé de défendre sa foi contre les attaques des ennemis de la religion. Il n'a plus le droit, comme par le passé, de limiter son travail au cercle étroit de son Eglise; c'est pour lui un devoir impérieux de faire œuvre d'apologète. Si l'irréligion n'était le fait que d'une minorité intellectuelle, il pourrait juger la lutte inutile; mais les doctrines négatives émises par les savants ou les pseudo-savants finissent toujours par s'infiltrer dans la masse, où elles ont des effets d'autant plus graves qu'elles sont acceptées par les gens simples comme des vérités indiscutables. Or pour lutter contre cet athéisme qui prétend être scientifique et qui s'appuie en effet sur des résultats scientifiques, mal interprétés ou exagérés, il faut avoir soi-même une culture scientifique, il faut être au courant des méthodes, des procédés et des principaux résultats de la science. Il est donc de toute nécessité que dans les Facultés de théologie une large place soit faite à l'apologétique fondée sur des bases philosophiques et scientifiques. Nos adversaires prétendent qu'une telle étude est impossible et qu'il est illusoire de vouloir faire une synthèse de la science et de la théologie. Nous devons répondre à cette critique, non par des arguments et des démonstrations, mais par des faits : il faut que la valeur intellectuelle des pasteurs sortis de nos Facultés de théologie montre la valeur de ces Facultés elles-mêmes. »

et par qui que ce soit, soient rétablies dans leur vérité et leur exactitude. Cette réforme est plus vaste que celle du XVI^e siècle, laquelle a été concentrée principalement sur la doctrine de la justification par la foi. La réforme ancienne-catholique ne touche pas seulement à ce dernier point, mais à une quantité d'autres non moins importants.

De plus, la réforme du XVI^e siècle, en faisant appel à la liberté de la conscience individuelle, a trop laissé croire que cette liberté individuelle suffisait; et, sans le vouloir, elle a ainsi amoindri de fait la nécessité et le rôle de l'Eglise. Au contraire, la réforme du XIX^e siècle veut fortifier l'Eglise, mais la fortifier en mettant fin à ses abus, en la ramenant à ses devoirs primitifs et à ce qu'elle doit être d'après la vraie doctrine du Christ. Voilà pourquoi l'ancien-catholicisme, tout en poursuivant la réforme de la théologie par la science, poursuit aussi, et avec non moins de zèle, la réforme de l'Eglise 1^o par le rétablissement du vrai sens des dogmes chrétiens, sens faussé par nombre de théologiens; 2^o par la destruction de la papauté, qui est une institution politique, et de la pire espèce, absolument nuisible à la religion; 3^o enfin par l'union de toutes les Eglises chrétiennes sur le terrain des enseignements du Christ: *instrurare omnia in Christo, quæ in cælis et quæ in terra sunt* (*Ephes*, I, 10). — Donc petite Eglise, mais grands projets! Notre petitesse ne nous fait nullement peur, parce que nous avons, pour y suppléer, une grandeur de premier ordre, le Christ: *cum infirmor tunc potens sum* (*II Corr.* XII, 10).

On voit, par ces simples indications, les ressemblances de but et les dissemblances de moyens, qui existent entre les deux réformes susdites, entre le protestantisme et l'ancien-catholicisme. Certains théologiens reprochent à l'ancien-catholicisme d'avoir des points de ressemblance avec le protestantisme. Ils ne comprennent pas que toute réforme est une réforme et que par conséquent des points de ressemblance sont inévitables dans toutes les réformes. Mais il faut voir aussi les dissemblances, à savoir: ce que l'ancien-catholicisme ajoute au protestantisme, et comment une réforme, au XX^e siècle, doit être forcément autre que ce qu'a été celle du XVI^e. Les protestants qui reprochent aux anciens-catholiques de ne pas se faire protestants, sont aussi aveugles que les théologiens qui leur reprochent d'être protestants. Une connaissance exacte

des points de vue et des besoins des XIX^e et XX^e siècles mettrait fin à ces confusions et à ces griefs inutiles. Que chaque Eglise particulière suive donc sa voie suivant sa vocation particulière et sa conscience. Il y a place pour toutes au soleil du Père céleste et dans le cœur du Christ, qui s'est fait tout à tous. Comme dit St. Paul, « les opérations sont différentes et même divisées : et divisiones operationum sunt, idem vero Deus qui operatur omnia in omnibus » (*I Cor.* XII, 6). Et encore : « Omnia et in omnibus Christus » (*Coloss.* III, 11) . . . Quoniam ex ipso, et per ipsum et in ipso sunt omnia : ipsi gloria in sæcula. Amen » (*Rom.* XI, 36).

A ceux qui nous demanderaient s'il doit y avoir plusieurs théologies, nous ferions la réponse suivante : Ne confondons pas la théologie avec la *foi objective* ou le *dogme*. *Una fides*, une seule foi, l'enseignement du Christ ; pas d'autre. Mais cet enseignement divin est si sublime, si profond, si vaste, qu'il nécessite plusieurs explications ; la faiblesse de nos esprits ne peut pas l'embrasser dans toute son étendue par une seule explication. Si l'on veut appeler « théologie » l'explication en question, on peut très bien admettre, on doit même admettre la pluralité des théologies.

Mais, pour ne pas choquer certains esprits timides qui s'offusqueraient si on leur disait qu'il y a plusieurs sciences mathématiques, plusieurs chimies, plusieurs histoires naturelles, plusieurs philosophies, etc., bornons-nous, si on le préfère, à dire qu'il n'y a qu'une science théologique ; mais ajoutons aussitôt que cette théologie doit impliquer des points de vue divers et même opposés, des méthodes multiples et même opposées. L'opposition dans les sciences (et la théologie est une science), loin d'être un obstacle, est un moyen de progrès, moyen très humain, très naturel, inévitable, exigé par la vérité même de nos facultés spirituelles, intellectuelles et morales. Les sentiments sont divers et opposés, donc les opinions ou explications théologiques peuvent et même doivent l'être aussi, et tout cela dans l'unité de la foi et du Christ Sauveur. Rien de plus facile à comprendre, lorsqu'on ne traite pas les hommes en machines.

E. MICHAUD.
